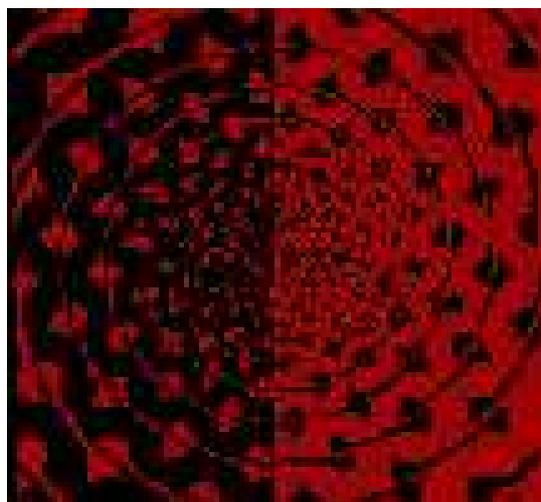


# Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit



Titre: **Analyse épistémologique sur l'invention de « la langue moldave » :  
entre pouvoir et histoire**

Auteur: **Oleg Bernaz**

N° **157**

Année : **2012**

© Oleg Bernaz, CPDR, Louvain-la-Neuve, 2012.

*This paper may be cited as : « Analyse épistémologique sur l'invention de « la langue moldave » : entre pouvoir et histoire », in Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit, n°157, 2012.*

# Analyse épistémologique sur l'invention de « la langue moldave » : entre pouvoir et histoire

Par Oleg Bernaz

## Introduction<sup>1</sup>

L'authenticité de la « langue moldave » est un thème récurrent dans le débat des intellectuels sur l'histoire de la Moldavie<sup>2</sup>. Dans la préface à son *Dictionnaire moldave-roumain*,<sup>3</sup> Vasile Stati, linguiste et politicien moldave, soutenait la thèse que le moldave est une langue indépendante et, ainsi, différente de celle roumaine. Ce type de discours intellectuel renvoie notre attention à une autre publication qui date de 1929, l'année de parution de *La grammaire de la langue moldave*<sup>4</sup>, ouvrage signé par Leonid A. Madan, linguiste soviétique. Selon une certaine interprétation que nous allons analyser plus loin, ces deux événements s'articulent dans un seul et même mouvement : bâtir l'identité d'une nation à partir de la langue parlée par le peuple moldave. Ainsi, Wim van Meurs et Charles King se sont demandés si la tentative de la construction d'une langue moldave ne peut pas être subsumée à un projet politique plutôt qu'à une activité animée par un intérêt scientifique. Il s'agissait de dévoiler, dans les analyses faites par ces deux auteurs, les ruses et

---

<sup>1</sup> L'auteur tient à remercier Matthias Sant'ana, Élise Derroite, Gábor Tverdota, Saki Kogure et Fabio Bruschi pour les suggestions qui ont contribué à la réalisation de ce travail.

<sup>2</sup> De Carlo Tagliavini, linguiste italien qui a dénoncé, déjà en 1956, l'autonomie de la langue moldave, à Eugenia Bojoga, professeur à l'Université de Cluj-Napoca (Roumanie) qui relance la critique contre le pouvoir politique soviétique, la question était chaque fois centrée autour de la « langue moldave ».

<sup>3</sup> Vasile Stati, *Dicționar Moldovenesc-Românesc*, Tipografia centrală, Chișinău, 2003.

<sup>4</sup> Leonid A. Madan, *Граматика лимбий молдовенешть*, ЕГМ, Тирасполя, 1929.

l'opérativité d'une idéologie soviétique tentant à construire, à travers l'instrumentalisation de « la langue moldave », l'identité d'un peuple.

Dans ce travail, nous ne nous proposons pas de soutenir ou de dénoncer le caractère scientifique de la construction de la langue moldave, mais de décrire les présupposés épistémologiques des travaux de Wim van Meurs et Charles King centrés autour du problème de l'identité de la population moldave en rapport à la langue qu'elle parle. Ce sera la première étape de notre cheminement et nous entendons la parcourir après avoir fait un bref rappel historique des événements notables depuis la constitution de la Moldavie. Nous tenterons, dans la deuxième étape de ce travail, de problématiser la manière dont ces deux historiens ont analysé la question de l'invention de la langue moldave. En essayant de dépasser les limites des présupposés épistémologiques des travaux faits par Charles King et Wim van Meurs, nous tenterons d'argumenter que la tentative de la construction de l'identité du peuple moldave à partir de la langue qu'il parle ne peut être comprise que si on prend en considération la spécificité des modes d'être historiques de la langue. A cette fin, nous allons mobiliser les analyses sur la linguistique que Michel Foucault déploie dans *Les mots et les choses*.

## Rappel historique

En faisant ce survol historique des événements notables depuis la constitution de la Principauté de la Moldavie, notre intention est non seulement d'introduire le lecteur dans un champ peu connu, mais aussi de pointer, déjà à ce niveau d'étude historique, les difficultés engendrées par l'invention de « la langue moldave »<sup>5</sup>.

Auparavant, la République de Moldavie actuelle s'appelait la Bessarabie et elle était une région qui faisait partie de Principauté de Moldavie, fondée en 1359. Entre les années 1711-1821, la Principauté de Moldavie était sous la domination de l'Empire Ottoman. En 1812, après les guerres russo-turques, la région de la Bessarabie a été cédée à l'Empire Russe. C'est après la Première Guerre Mondiale, en 1918, que la Bessarabie, à la suite d'un referendum, décide s'unir à la Roumanie. Dans la période d'entre les deux guerres mondiales, l'Union Soviétique crée, à l'intérieur du territoire de l'Ukraine et à la frontière est de la Roumanie, un nouveau pays, la République Autonome Soviétique Socialiste Moldave (RASSM). Ce nouveau pays, qui couvrait une surface de 7,516 km<sup>2</sup>, était surnommé, par l'Union Soviétique, la « Petite Bessarabie » et il

---

<sup>5</sup> Pour plus de détails, nous proposons les lectures suivantes : Dimitrie Cantemir, *Descrierea Moldovei*, Chişinău, Hyperion, 1992 (première publication en 1714, sous le titre *Descriptio Moldaviae*) ; Le compte D'Hauterive, *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie en 1787*, Bucarest, Institutul de Arte Grafice « Carol G. Bl », 1902 ; Emmanuel de Martonne, *What i have seen in Bessarabia*, Paris, Imprimerie des Arts et des Sports, 1919 ; William Wilkinson, *An account of the Principalities of Wallachia and Moldavia*, London, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1820 ; R. W. Seton-Watson, *A history of the Romanians: From Roman Times to the Completion of Unity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1934.

était considéré comme étant le « foyer de la Rouge Moldavie »<sup>6</sup>. En 1929, Leonid A. Madan publie sa *Grammaire de la langue moldave*, ouvrage où il soutient que la langue roumaine est différente de la langue moldave et que, par conséquent, les Moldaves sont un peuple qui ne peut pas être confondu avec les Roumains. Comme la plupart des historiens l'ont déjà soutenu, mais nous y reviendrons par la suite, la création de ce nouveau pays était accompagnée d'une « politique culturelle » qui servait à la récupération de la Bessarabie que les russes venaient de perdre en 1918<sup>7</sup>.

Pourtant, ce n'est pas par des moyens idéologiques que la Russie avait obtenu la Bessarabie. En 1939, cette région était annexée au territoire de l'Union Soviétique, tel que prévu dans le « pacte de non-agression » Ribbentrop-Molotov. Dans l'Union, l'état des moldaves porte le nom de République Soviétique Socialiste Moldave (RSSM). Son territoire inclut maintenant non seulement l'ancienne région de la Principauté de Moldavie (la Bessarabie), mais aussi une partie de la RASSM, la Transnistrie. Cette dernière région est située à l'Est de la nouvelle république soviétique moldave et, nous l'avons mentionné, elle était originellement conçue dans le cadre d'un projet de reconquête de la Bessarabie temporairement perdue par les russes après la Première Guerre Mondiale.

Les historiens sont d'accord sur le fait que, tout au long de la période soviétique, il y a eu un programme de « politisation » de l'identité des moldaves<sup>8</sup>. On a pu assister, au commencement des années '50, à une russification de la langue moldave : le remplacement de l'alphabet latin par l'alphabet cyrillique en est l'exemple le plus éloquent. Ce processus de russification, parfois hésitant, a été accompagné par une massive déportation des « riches paysans »<sup>9</sup> de la Moldavie vers la Sibérie. Une certaine idéologie prolétaire s'était installée en Moldavie et cette époque, comme dans tant d'autres républiques de l'Union Soviétique, durera jusqu'en 1989, lors de la chute du communisme. La *pérestroïka*, mouvement critique du régime socialiste, était un moment propice pour la libération de la Moldavie. Cet acte de libération était conçu, par les politiciens autochtones, comme une réaction au pouvoir subi durant l'époque soviétique. Ainsi, la dénonciation des falsifications de l'idéologie soviétique et la décision de revenir à l'alphabet latin fut un des

---

<sup>6</sup> Charles King, *The Moldovans. Romania, Russia, and the Politics of Culture*, Stanford, Hoover Institution Press, California, 2000, p. 55.

<sup>7</sup> A consulter Charles King, *The Moldovans, op. cit.*; Wim van Meurs, *The bessarabian question*, New York, Columbia University Press, 1994, chap. 3-4; Michael Bruchis, *One Step Back, Two Steps Forward: On The Language Policy of the Communist Party of the Soviet Union in the National Republics (Moldavian: A Look Back, a Survey, and Perspectives, 1924-1980)*, New York, Columbia University Press, 1982, chap. 3; ainsi que le récent article de Luke March, « From Moldovanism to Europeanization? Moldova's Communists and Nation Building », in *Nationality Papers*, Routledge, Vol. 35, No. 4, Septembre 2007, pp. 601-625.

<sup>8</sup> Voir la note 6.

<sup>9</sup> Leur dénomination était « chiaburii » et ils se sont opposés au projet de collectivisation des biens dans ce qu'on appelait les *kolhoz*, ce qui a mené à leur déportation en Sibérie. A consulter Charles King, *Ibidem.*, pp. 95-103 ; mais aussi Matei Cazacu et Nicolae Trifon, *Un Etat en quête de nation. La République de Moldavie*, Paris, Non-Lieu, 2010, pp. 334-338.

premiers pas vers « la renaissance de la conscience nationale »<sup>10</sup>. De ce point de vue, les tentatives de la construction d'une nation moldave peuvent être considérées un échec.

Seulement, la loi des langues de 1989 a suscité une forte critique de la population minoritaire russe de la Transnistrie, fait qui a mené, progressivement, à la séparation de la Transnistrie et à un conflit armé avec la Moldavie pendant le printemps et l'été de l'année 1992. C'est l'intervention de la 14<sup>ème</sup> armée russe qui avait mis fin à la guerre entre ces deux régions, les troupes de l'armée russe restant sur place pour garantir la paix. Encore de nos jours, le conflit entre la Moldavie et la Transnistrie, pourtant ancien de vingt ans, n'est toujours pas résolu : la Transnistrie s'est auto-proclamée indépendante, mais cet acte n'a jamais été reconnu par les autres pays du monde. Actuellement, une commission spéciale formée par des médiateurs de la part des Etats Unis, de l'Union Européenne, de l'Ukraine, de la Russie, de l'OSCE, de la Moldavie et de la Transnistrie, tente de trouver une issue politique au conflit interne de la République de la Moldavie, sans pour autant parvenir à une solution.

Plusieurs historiens et linguistes ont centré leurs recherches sur le problème de l'identité nationale moldave et de la langue moldave. Les historiens, d'un côté, ont essayé d'analyser le phénomène de la politisation de la langue moldave et de l'échec de la constitution d'une nation moldave durable<sup>11</sup>. Les linguistes<sup>12</sup>, de l'autre côté, se sont interrogés sur l'« authenticité » de la langue moldave : si langue moldave il y a, en quoi difféierait-elle, d'après des règles de syntaxe, de morphologie, de ponctuation, de phonologie, de la langue roumaine ? Chacune de ces directions de recherche analysent, à leur manière, le rapport entre l'idéologie, l'identité d'une population et la langue.

Une reprise critique des approches déjà faites nous paraît nécessaire. Nous entendons reconstruire, dans un premier temps, les recherches des historiens sur le problème de l'identité nationale moldave pour, dans un prochain travail, nous concentrer sur les études proprement linguistiques centrées autour du problème de l'« authenticité » du moldave. Notre stratégie de lecture consistera, pour l'essentiel, à saisir les présupposés épistémologiques des travaux historiques qui traitent la question de l'identité nationale moldave. A la suite de cet examen, nous nous efforcerons de problématiser les limites des croyances épistémologiques des études sur la question de la nation moldave tout en proposant une nouvelle hypothèse de travail.

---

<sup>10</sup> Il s'agit de la loi Nr. 3462 qui fut approuvée le 31.09.1989 par le nouveau Parlement de la Moldavie.

<sup>11</sup> Voir la note 6.

<sup>12</sup> Nous pouvons mentionner Donald D. Dyer, chercheur-linguiste américain à l'Université du Mississippi qui a traité, à plusieurs reprises, la question de la langue moldave.

## Analyse des présupposés épistémologiques

La plupart des intellectuels qui ont dédié leurs travaux à l'histoire de la Moldavie considèrent que l'invention de la grammaire de la langue moldave (1929) et la publication récente du *Dictionnaire Moldave-Roumain* (2003) sont des moyens culturels produits à des fins politiques. C'est sous cette optique que Wim van Meurs a mené ses recherches sur le problème de l'historiographie soviétique dans la République Socialiste Moldave. Son hypothèse centrale est d'analyser l'historiographie en tant que *fonction politique* ayant comme raison la prolifération d'une série des mythes historiques<sup>13</sup>. En ce sens, l'intégration des nations non-russes dans l'Union Soviétique s'est accompagnée d'un fort programme de politisation des histoires locales à la lumière de deux mythes principaux : « le moindre mal » et « la fraternité des peuples »<sup>14</sup>. C'est dans cette direction d'analyse que la question de l'invention de la « langue moldave » est traitée. Ainsi, Wim van Meurs considère que l'identité du moldave et du roumain est évidente à tout qui possède une base élémentaire de l'alphabet cyrillique et dans la langue roumaine<sup>15</sup>. Mais si nous acceptons l'évidence de l'identité entre ces deux idiomes, nous devons en même temps dénoncer de la prétention d'une langue moldave autonome et différente de celle roumaine. Cette observation exige l'emploi d'un sens spécifique du concept d'idéologie pour rendre intelligible le phénomène historique de l'invention du moldave en tant que langue. Autrement dit, l'auteur hollandais soutient que le projet de l'invention de la langue moldave est un artefact politique qui consiste en un voilement d'une vérité évidente qui « saute aux yeux » et contredit le caractère scientifique du projet soviétique en entier<sup>16</sup>. En ce sens, une démarche « véritablement » scientifique semble être nécessaire pour soutenir l'intuition « naturelle » de l'identité du moldave et du roumain et, ainsi, pour dénoncer les falsifications de l'idéologie. Wim van Meurs s'engage dans cette voix de recherche et sa formule « scholars against politicians »<sup>17</sup> en est un exemple éloquent.

En faisant ces remarques, nous aimerions noter que le cadre épistémologique qui sous-tend les analyses de Wim van Meurs suppose: 1) l'existence d'une vérité accessible au sens commun ; 2) un sujet préalable doté d'une conscience manipulable par l'idéologie ; 3) le fonctionnement de l'idéologie en tant que falsification.

Comment peut-on penser la possibilité de la résistance au pouvoir politique à partir de ce cadre épistémologique ? En posant, sans les thématiser,

---

<sup>13</sup> Wim van Meurs, *The Bessarabian question*, Columbia University Press, New York, 1994, p. 5.

<sup>14</sup> *Idem*.

<sup>15</sup> « The identity of the Moldavian and Romanian language is obvious to anyone with a basic knowledge of the Cyrillic script and the Romanian language. », Wim van Meurs, *The Bessarabian question*, *op. cit.*, p. 127.

<sup>16</sup> Wim van Meurs, « Carving a Moldavian Identity out of History », in *National Papers*, Vol. 26, No. 1, 1998, p. 44.

<sup>17</sup> Wim van Meurs, *The Bessarabian question*, *op. cit.*, p. 4.

les trois thèses que nous venons d'énoncer, il est possible de dire que la résistance se fait au nom et à la base d'une vérité que nous pouvons saisir moyennant notre sens commun et défendre avec des outils scientifiques. Si l'identité du moldave et du roumain est évidente à tout sujet rationnel, il nous faut résister contre toute déformation idéologique dont l'action est strictement stratégique. De fait, c'est cette forme de résistance qui a constitué l'essentiel de l'attitude prise par les intellectuelles et les politiciens moldaves<sup>18</sup>. La loi des langues, comme nous l'avons mentionné dans l'aperçu historique, a été le premier pas politique fait par le nouveau président de la Moldavie contre l'idéologisation soviétique de l'identité nationale. Nous allons questionner, plus loin, les limites des présupposés épistémologiques que nous venons de mentionner.

Mais il est possible de faire un pas de plus et suivre la critique que Charles King adresse au type d'approches esquissés plus haut. King insiste sur le fait que la création de la RASSM était stratégiquement utile par rapport aux prétentions territoriales que Moscou avait sur la Bessarabie. C'est à cette fin géo-politique que la culture locale moldave a été utilisée<sup>19</sup>. Ainsi, King note que l'invention de la langue moldave a eu comme étape préalable une recherche de terrain réalisée pour choisir, parmi plusieurs dialectes de la région de la Bessarabie, celui à partir duquel la langue nationale allait être construite<sup>20</sup>. Ce processus de construction de l'identité de la nation moldave est caractérisé, pour l'essentiel, par un travail d'homogénéisation d'une réalité hétérogène. En ce sens, Charles King considère que la constitution de la langue moldave, quitte à être politisée, suppose un processus d'élaboration qu'on peut reconnaître dans la constitution d'autres langues devenues nationales : en somme, il s'agit du choix d'un dialecte qui sera ensuite travaillé, selon des règles propres à la linguistique, et levé au rang de langue nationale. Mais si c'est le cas, comment comprendre l'échec qu'on peut constater dans le cas de la Moldavie ? L'approche critique de Charles King est importante non pas tant pour les réponses qu'on y trouve, que pour les limites qui s'y révèlent. Considérons la citation suivante :

It is often said that the failure of the Soviets to create a distinct and durable Moldovan nation resulted primarily from the artificiality of the entire project. This is simply wrong. Cultural policies from the 1920s were no more artificial than similar efforts in the other republics of the Soviet Union and, indeed, no more politicized than similar developments in nineteenth-century France, twentieth-century Yugoslavia, or any other region in which the ethnic or national distinctiveness of a population becomes an issue of high politics. All nations and their accoutrements – standard languages, national anthems, official histories, national costumes – are artificial insofar

---

<sup>18</sup> Un des exemples les plus éloquentes sont les publications de la revue des jeunes écrivains *Contrafort*.

<sup>19</sup> Charles King, *The Moldovans. Romania, Russia, and the Politics of Culture*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>20</sup> Cette recherche de terrain a été faite par le linguiste moscovite M. V. Serghievskii et accomplie par la publication de *La grammaire de la langue moldave*, ouvrage dont l'auteur est Leonid A. Madan : à consulter Charles King, *The Moldovans*, *op. cit.*, pp. 63-88.

as they are the products of human artifice, homogenized codes pared from the heterogeneous reality of human behavior. Rather, building a distinct culture in Moldova failed for a far simpler reason: After the Second World War, *no one really tried*<sup>21</sup>.

Si, comme le considère King, la construction de la nation moldave fut un échec pour la simple raison qu'il n'y avait pas eu de programmes suffisamment « consistants » pour la construction d'une culture moldave après la Deuxième Guerre Mondiale, nous pouvons soulever la question de la résistance. Est-elle encore possible ? Si oui, à partir de quel type de discours intellectuel pourrait se revendiquer un mouvement d'opposition au pouvoir exercé par les appareils idéologiques d'état ? L'intérêt de notre approche n'est pas de fournir un ensemble des principes nécessaires et universels à partir desquels tout mouvement de résistance pourrait se légitimer que de montrer, à la lumière d'une démarche épistémologique spécifique, les conditions de possibilité historiques de l'invention de la langue moldave. Pour ce faire, il est important de clarifier le choix des certains concepts.

En prenant le dialecte moldave comme matériel préalable pour la constitution de la langue moldave, nous pouvons dire que Leonid A. Madan fait tout d'abord un choix empirique : il choisit tel dialecte de la région de la Moldavie au détriment d'un tel autre. Pour rendre intelligible ce choix, Wim van Meurs et Charles King ont recours aux concepts d'idéologie et de politique. En ce sens, il est possible de dire que le choix empirique du dialecte moldave par les linguistes soviétiques n'est pas animé d'une recherche scientifique, mais commandé par une adhésion idéologique ou un intérêt politique. Cependant, il nous semble important de remarquer que ce choix se produit dans une période historique précise. Pourquoi l'idéologisation du dialecte moldave s'est-elle passée à telle époque historique et non pas à telle autre ? Il nous faut nuancer cette question. En effet, en produisant une *langue* moldave, les linguistes soviétiques ont fait usage de certains principes de travail valables à *leur époque*. C'est en ce sens que nous aimerions rappeler le principe central du travail de Leonid Madan, qui soutenait que les règles de la grammaire de la langue moldave peuvent être construites seulement après une étude approfondie du dialecte *parlé* du *peuple* moldave<sup>22</sup>. Le linguiste soviétique souligne, en suivant ce principe régulateur, que la phonétique se situe au cœur de l'élaboration de sa grammaire<sup>23</sup>. Il ne faut alors pas s'étonner, continue Leonid Madan, qu'il ne puisse pas être considéré l'auteur de *La grammaire de la langue moldave*, car il n'a fait que « recueillir et systématiser » les lois qu'on peut constater lorsqu'on se met à décrire le dialecte parlé du peuple moldave<sup>24</sup>.

---

<sup>21</sup> *Ibid*, p. 227 (nous soulignons).

<sup>22</sup> Leonid A. Madan, *Граматика лимбий молдовенеитъ*, *op. cit.*, p. XII.

<sup>23</sup> *Ibidem*.

<sup>24</sup> *Ibid*, p. XIII.

C'est dans le sillage de cette dernière observation, centrale, que nous nous demandons pourquoi l'idéologisation du dialecte moldave s'est produite à tel moment historique et non pas à un autre. Pourquoi une langue, lorsqu'on se propose d'y décrire une série de régularités grammaticales, est-elle prise sous sa forme *parlée* par un *peuple* particulier ? Sur quoi se fonde ce « principe fondamental » du travail de Leonid Madan ? Les concepts d'idéologie et de politique, au sens où van Meurs et King les entendent, ne nous sont pas utiles pour répondre aux questions que nous venons de formuler. Car l'idéologie et la politique ont, telles que ces deux auteurs les comprennent, un rôle éminemment *falsificateur* et un agir *stratégique*. Or ce que nous voulons comprendre, c'est la *positivité* d'une réalité et non pas uniquement le fait qu'elle a été instrumentalisée ou déformée. La réalité sur laquelle se fonde tout l'échafaudage du travail fait par Leonid Madan est la langue parlée par le peuple moldave. Pourquoi donc *cette* condition d'existence, pourquoi la langue *en tant que parlée* par un peuple particulier ? En restant dans les limites du travail fait par L. Madan, nous ne pouvons pas trouver une réponse à cette question. En effet, l'auteur de *La grammaire de la langue moldave* pose un principe qui semble ne pas avoir une alternative. Pourtant, nous aimerions faire un pas de plus et secouer une évidence qui va de soi. En ce sens, notre question est : pourquoi les régularités de la grammaire d'une langue sont-elles à décrire en rapport au langage parlé par un peuple particulier ? N'y a-t-il pas, au « cœur » même de ce « réel » à décrire, une forme historique spécifique qui le rend possible ? En posant cette question, le danger que nous voulons éviter est la croyance dans une « réalité extérieure » qu'il suffirait de décrire pour la comprendre. Ainsi, l'hypothèse que nous nous proposons d'argumenter est la suivante : le choix empirique du dialecte moldave et les régularités grammaticales que s'y trouvent sont rendues possibles par l'ordre d'un *a priori historique* spécifique.

En prenant cette voie de recherche, nous faisons trois affirmations distinctes. Tout d'abord, nous affirmons que tant les données empiriques (en l'occurrence, les divers dialectes d'une région quelconque) que les « normes scientifiques » se rapportant à ces données, ne sont possible que sur la base d'un ordre particulier des conditions de possibilité historiques. Deuxièmement, nous affirmons que cet *a priori historique* est configuré d'une manière particulière : c'est dire, au fond, que les conditions de possibilité historiques n'ont pas une validité universelle, mais locale. Enfin, si les premiers deux points sont soutenable, nous devons accepter le fait que les données empiriques et les « normes scientifiques » se rapportant à ces données ne peuvent apparaître à la conscience du sujet que d'une façon particulière, car logées sur un fondement apriorique local. Nous nous proposons, dans ce qui suit, de faire une description des modes d'être de la langue se fondant sur des ordres spécifiques des conditions de possibilité historiques. A cette fin, nous mobiliserons les analyses que Michel Foucault déploie dans *Les mots et les choses* tout en essayant de faire une comparaison entre l'âge classique et l'âge moderne. La question

directrice de notre cheminement est la suivante : sur la spécificité de quel mode d'être de la langue s'est articulée l'idéologie soviétique pour produire « la langue moldave » ?

### **Epistémologie de l'histoire et résistance : une approche foucauldienne**

L'épistémologie de l'histoire foucauldienne est un dispositif conceptuel mis en place pour saisir les *a priori historiques* du savoir que les sciences humaines ont produit depuis l'âge de la Renaissance jusqu'à l'âge Moderne<sup>25</sup>. L'accent des analyses déployées par Michel Foucault porte sur les *conditions de possibilité du savoir historique*, et non pas sur une description de l'évolution linéaire des idées ou des connaissances<sup>26</sup>. Ce sont en particulier trois objets du discours des sciences humaines qui configurent l'ordre de la recherche qu'on peut trouver dans *Les mots et les choses* : la vie, le langage, le travail. C'est le sujet vivant, parlant et travaillant, tel qu'il est impliqué dans le discours des sciences humaines, que Foucault essaie de thématiser afin de faire un diagnostic de notre propre présent. Ce qui nous intéresse, au premier rang, ce sont les formes historiques du « sujet parlant » et nous nous efforcerons, en ce qui suit, d'en déceler la spécificité pour qu'on puisse saisir, sur cette base, l'opérativité de l'idéologie soviétique.

A l'époque que Foucault nomme classique, la représentation est au cœur de la production du savoir dans le domaine des sciences humaines<sup>27</sup>. Elle est la discursivité même de la pensée, la trame à travers laquelle celle-ci se déploie et acquiert une forme quelconque. Le langage ou, plutôt, la *manière* dont il est analysé, est subsumée à cette règle générale. Plus précisément, le langage a comme tâche et le pouvoir de *représenter* la pensée. Mais nous devons insister et dire qu'en représentant la pensée, le langage ne fait pas une opération de traduction cristallisée au niveau de la surface des mots. L'acte de la représentation est à entendre au sens strict : « le langage représente la pensée, comme la pensée se représente elle-même »<sup>28</sup>. Ainsi, le langage n'est pas caractérisé par un acte de signification originaire : il est, plutôt, une prolongation du pouvoir de la représentation de se représenter soi-même, c'est-à-dire de s'analyser par une juxtaposition<sup>29</sup>. C'est en ce sens précis que Michel Foucault fait la remarque suivante :

---

<sup>25</sup> Une analyse approfondie, intégrant l'âge de la Renaissance et une analyse des écrits moldaves datables à cette époque, reste à faire.

<sup>26</sup> Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966, pp. 13, 46, 101, 103, 179, 287, 288, 310.

<sup>27</sup> Pour un commentaire de l'épistémè classique, telle que Foucault la décrit dans *Les mots et les choses*, à voir aussi Hubert Dreyfus et Paul Rabinow, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 39-47 ; Gary Gutting, *Michel Foucault's Archaeology of Scientific Reason : Science and the History of Reason*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, pp. 139-179 ; Philippe Sabot, *Lire Les mots et les Choses de Michel Foucault*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2006, pp. 35-44.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>29</sup> *Ibidem.*

A l'âge classique, rien n'est donné qui ne soit donné à la représentation ; mais par le fait même, nul signe ne surgit, nulle parole ne s'énonce, aucun mot ou aucune proposition ne vise jamais aucun contenu si ce n'est pas le jeu d'une représentation qui se met à distance de soi, se dédouble et se réfléchit en une autre représentation qui lui est équivalente<sup>30</sup>.

En d'autres termes, nous pouvons dire que la représentation est, dans le cadre de l'*épistémè* classique, la forme même de la production du savoir, sa *condition de possibilité*. C'est précisément sur cette base que le langage apparaît comme *représentant* la pensée, le lien entre les deux ne pouvant être saisi que dans l'immanence d'un pouvoir propre à la représentation.

Puisque, à l'âge classique, le langage apparaît en tant que représentation, sa fonction consiste dans un travail éminemment *critique*, celui-ci étant entendu, tout d'abord, comme une *analytique rigoureuse des mots*<sup>31</sup>. En ce sens, aucune science ne peut être construite à partir d'un vocabulaire préexistant, ce qui exige un travail sur la langue pour la rendre parfaitement analytique. L'exigence d'une telle réflexion sur le vocabulaire dont les sciences font usage s'accompagne, dans l'ordre grammatical, d'une analyse des fonctions représentatives de la syntaxe ou de la construction des phrases. C'est pourquoi il était important, à l'âge classique, de pouvoir saisir la perfection d'une langue en comparant son mode de fonctionnement dans l'ordre des déclinaisons avec, par exemple, son mode de fonctionnement dans un système de prépositions<sup>32</sup>. La troisième forme de la critique du langage apparaît en tant que réflexion sur les rapports que celui-ci entretient avec ce qu'il représente, fait à partir duquel il est possible de comprendre le travail d'exégèse des textes religieux au XVII<sup>ème</sup> siècle<sup>33</sup>. Mu par le pouvoir de la représentation, le langage se donne, à l'âge classique, à travers ces trois fonctions essentielles qui, à leur tour, indiquent et représentent la pensée elle-même. Comment comprendre, cependant, cette souveraineté du langage, ce privilège qu'il détient, parmi tant d'autres signes, d'analyser et de représenter « le plus adéquatement » la pensée ? Michel Foucault observe que :

Ce qui distingue le langage de tous les autres signes et lui permet de jouer dans la représentation un rôle décisif, ce n'est [...] pas tellement qu'il soit individuel ou collectif, naturel ou arbitraire. Mais qu'il analyse la représentation selon un ordre nécessairement successif : [...] le langage ne peut pas représenter la pensée, d'emblée, en sa totalité ; il faut qu'il la dispose partie par partie selon un ordre linéaire<sup>34</sup>.

La langue, en se rapportant à l'ordre simultané de la pensée, est modulée de l'intérieur par une temporalité linéaire au fil de laquelle sont disposées les

---

<sup>30</sup> *Ibidem.*

<sup>31</sup> *Ibid*, p. 94.

<sup>32</sup> *Ibidem.*

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 95.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 96.

représentations du sujet. C'est là une manière spécifique qui définit le rapport entre langage et temps : car celui-ci n'est pas conçu en tant que lieu de naissance de la langue, comme si un fil historique ordonnerait l'apparition et la disparition des langues, mais en tant que son principe d'ordonnance interne<sup>35</sup>. En ce sens, on peut comprendre pourquoi les traités de *Grammaire générale*, à l'âge classique, ne se donnent pas comme tâche de tracer, selon une chronologie de l'histoire, l'évolution et les transformations des langues. Si changement on peut reconnaître, c'est plutôt le résultat du hasard, du fait que, par exemple, des marchands qui, voyageant, chargent les langues d'un nouveau vocabulaire<sup>36</sup>.

Au cœur de l'*épistémè* classique, la langue a pour fonction, nous l'avons vu, de représenter l'ordre de la pensée tout en la plaçant dans une temporalité qui lui est propre. Michel Foucault insiste sur l'idée que les théories du verbe, de l'articulation, de la désignation et de la dérivation sont à comprendre en ce sens précis : comme autant de tentatives de relier et de nouer, les unes aux autres, les représentations<sup>37</sup>. Ainsi, le niveau de généralité de la grammaire ne doit pas être compris en tant que résultat d'une comparaison des langues entre elles (opération caractéristique de la philologie à l'âge moderne), mais en tant qu'elle a pour tâche de représenter l'ordre des représentations mêmes. C'est par ce biais que la langue se lie, en son « être » propre, à la connaissance :

Connaissance et langage sont strictement entrecroisés. Ils ont, dans la représentation, même origine et même principe de fonctionnement. [...] Savoir, c'est parler comme il faut et comme le prescrit la démarche certaine de l'esprit ; parler, c'est savoir comme on peut et sur le modèle qu'imposent ceux dont on partage la naissance. Les sciences sont des langues bien faites, dans la mesure où les langues sont des sciences en friche<sup>38</sup>.

Sous cet angle, la langue et la civilisation se rapportent d'une manière spécifique : se liant si intimement à la production des connaissances, la langue apparaît comme étant le monument de la discursivité même de la pensée et représente, ainsi, le stade d'évolution d'une civilisation<sup>39</sup>. Ce n'est donc pas tant la rythmicité et la sonorité d'une langue (comme c'est le cas de l'*épistémè* moderne) qu'un peuple nous transmet. C'est plutôt le système des connaissances et son niveau d'accomplissement qu'une civilisation lègue à travers sa langue. Définissant les limites de l'ordre du savoir à l'âge classique, au point que rien ne peut s'y donner au-delà de ses limites, la représentation en est la « nervure épistémologique » inconsciente que Foucault appelle *a priori historique* et qui, nous allons le voir, cédera la place à une autre configuration épistémique du savoir au croisement des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles.

---

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 104.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 105.

<sup>37</sup> *Ibidem*, pp. 107-136.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 101.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 102.

Nous pouvons nous demander : à l'intérieur de cette forme de savoir, comment pourrait-on penser l'identité d'un peuple à partir de la langue qu'il parle ? Dans les limites de l'*épistémè* classique, ce n'est pas tant le rapport langue-peuple qui est exclu, que *la possibilité* d'une telle réflexion. Ainsi, nous pouvons dire que la langue en tant que *parlée* par un peuple se situe *en dehors* de la *systematicité* du champ épistémologique de l'âge classique : et cela non pas parce qu'elle est un objet analysable, mais *ignoré* (non-vu) par le regard d'un discours scientifique. Si nous considérons *le voir même* du regard scientifique, il nous faut remarquer que la langue dans sa dimension d'être parlée par un peuple n'y a pas de place assignable. Ainsi, il faudra attendre une coupure épistémique qui rendra possible, à l'intérieur du voir scientifique même, l'apparition de la langue parlée en tant que objet d'analyse scientifique.

La rupture épistémique nécessaire pour que le langage opère un déplacement et se lie au peuple tout en apparaissant en tant qu'objet d'analyse et de réflexion scientifique caractérise, selon Foucault, le point de naissance de l'âge moderne<sup>40</sup>. Au croisement du XVIII<sup>ème</sup> et du XIX<sup>ème</sup> siècle, Foucault reconnaît une modification d'ordre épistémique qui bouleversera, dans leur mode d'être, la scientificité des sciences humaines. Ainsi, sous le nouveau regard de la linguistique, le statut du signe linguistique se profile non pas dans l'horizon ouvert par l'universalité de la représentation, mais dans l'espace d'une régularité *propre* à la langue. Le mot opère un changement majeur, une sorte de « saut en arrière hors les fonctions représentatives »<sup>41</sup>, pour s'installer dans l'épaisseur irréductible de la langue. En ce sens :

...l'unité matérielle constituée par l'arrangement des sons, des syllabes et des mots n'est pas régie par la pure et simple combinatoire des éléments de la représentation. Elle a ses principes propres, et qui diffèrent dans les diverses langues : la composition grammaticale a des régularités qui ne sont pas transparentes à la signification du discours<sup>42</sup>.

Si à l'âge classique il était scientifiquement pertinent de classer les langues dans un ordre hiérarchique (car les unes étaient plus précises et plus fines que les autres dans leur fonction représentative), à l'âge moderne toutes les langues obtiennent une importance égale. C'est qu'elles contiennent des principes d'ordonnement irréductibles à un ordre *autre* (de la pensée, pour prendre l'exemple de l'âge classique) et, ainsi, se chargent d'un pouvoir qui leur donne unicité. Dans la mesure où toutes les langues se valent (car elles sont toutes caractérisées par des régularités spécifiques), nous pouvons comprendre la curiosité des enquêtes d'un Otto Rask pour la découverte des langues « rares »

---

<sup>40</sup> Pour une analyse de l'âge moderne, tel qu'il est décrit dans *Les mots et les choses*, on se rapportera aussi à Gary Guttin, *Michel Foucault's Archaeology of Scientific Reason*, *op. cit.*, pp. 181-217 ; Hubert Dreyfus et Paul Rabinow, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, *op. cit.*, pp. 47-70 ; Philippe Sabot, *Lire Les mots et les choses de Michel Foucault*, *op. cit.*, pp. 45-115.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 293.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 295.

et peu parlées dont il nous donne le témoignage dans ses voyages dans le monde entier, en Scandinavie, Inde, Perse, Russie, etc.<sup>43</sup>.

C'est en fonction de leur « nature vibratoire » que les langues sont, dans l'*épistémè* que Foucault appelle moderne, analysées ; c'est la proximité du signe linguistique à la « note de musique » qui révèle en lui une dimension spécifique et nouvelle<sup>44</sup>. Sous cette forme épistémique spécifique, la langue n'a plus comme corrélat la fonction d'un sujet-connaissant mais d'un sujet-agissant : parler n'est plus connaître ou reconnaître, mais *agir*. Ainsi, la langue se lie, en son « être même », au *vouloir* des sujets qui, agissant, parlent : le peuple.

Si le langage exprime, ce n'est pas dans la mesure où il imiterait et redoublerait les choses, mais dans la mesure où il manifeste et traduit le vouloir fondamental de ceux qui parlent. [...] C'est que le langage n'est plus lié aux civilisations par le niveau de connaissances qu'elles ont atteint (la finesse du réseau représentatif, la multiplicité des liens qui peuvent s'établir entre les éléments), mais par l'esprit d'un peuple qui les a fait naître, les anime et peut se reconnaître en elles. [...] Du coup, les conditions de l'historicité du langage sont changées<sup>45</sup>.

Les travaux de Gustav Ludwig Weigand, philologue allemand voyageant dans la région de la Bessarabie pour étudier les dialectes moldaves et bukowiniens<sup>46</sup>, ne sont pas étudiés dans *Les mots et les choses*, mais leur approche pourrait à juste titre être située dans l'*a priori historique* de l'âge moderne. Dans sa *Beschreibung der Dialekte*, Weigand ne s'intéresse pas, comme c'était le cas dans l'époque classique, à la fonction éminemment représentative des mots, mais à leur nature sonore. Ainsi, les signes ne sont pas analysés en rapport aux représentations du sujet en général, mais ordonnés en « nasals », « palataux », « gutturaux », etc.<sup>47</sup>, donc en fonction de leur mélodicité et en rapport à l'acte même de parler d'un peuple particulier. Certes, une langue n'est pas uniquement langue *parlée*, rythme et mouvement d'une mélodicité spécifique. Mais si elle relève des régularités particulières, comme l'articulation des déclinaisons, comme la flexion des pronoms ou la formation des substantifs<sup>48</sup>, elles ne sont plus à comprendre comme un miroir de l'ordre

---

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 298.

<sup>44</sup> *Ibidem*, pp. 298-299.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 303.

<sup>46</sup> Gustav Ludwig Weigand, *Die Dialekte der Bukowina und Bessarabiens : mit einem Titelbilde und Musikbeilagen*, Johann Ambrosius Barth, Leipzig, 1904. A voir aussi *ID.*, *Vlacho-Meglen: eine ethnographisch-philologische Untersuchung*, Johann Ambrosius Barth, Leipzig, 1892.

<sup>47</sup> Gustav Ludwig Weigand, *Die Dialekte der Bukowina und Bessarabiens : mit einem Titelbilde und Musikbeilagen*, *op. cit.*, p. 30. C'est à ce niveau, en fonction de leur dimension sonore, qu'on peut trouver une manière de comprendre les influences et les changements que les langues subissent : en essayant d'expliquer la formation du nom propre roumain *Rădăuși*, Weigand note que sa forme sonore provient et se lie de la forme sonore d'un autre nom propre d'origine slave, *Radowtsi* : *op. cit.*, p. 51. Ainsi, si les langues s'enrichissent et s'influencent réciproquement, ce n'est pas par le hasard des voyages des marchands qui transportent avec eux les vocabulaires de leurs langues, mais sur la base d'une forme musicale et vibratoire qui leur est constitutive.

<sup>48</sup> *Ibidem*, pp. 50-55.

fondamental des représentations de la pensée, mais comme *inhérentes à la langue même* et, donc, irréductibles à une instance autre que celle du signe linguistique en sa constitution propre. C'est ce resserrement de la langue en soi-même et ce rapport nouveau qu'elle entretient avec le peuple qui la parle qui définit l'événement épistémologique que Foucault appelle « âge moderne ». Mais l'important, en ce sens, ce n'est pas tant la nouveauté de l'objet de la linguistique, ni l'originalité des concepts se rapportant à cet objet, mais ce qui les a rendus à la fois possible, *l'a priori historique*. Ce sont les modes d'être de la langue se liant à cet ordre fondamental de l'histoire que nous nous sommes proposés de décrire pour pouvoir saisir l'opérativité de l'idéologie soviétique lorsqu'elle créa, en 1929, « la langue moldave ». Essayons de voir si les descriptions faites peuvent nous servir à cette fin.

Les analyses que nous avons tentées de faire montrent une pluralité de choix qu'on peut reconnaître dans le voir même du discours scientifique de la linguistique. A l'intérieur de chaque dispositif épistémologique, plusieurs choix empiriques sont possibles : à l'âge classique il est possible de choisir et de décrire plusieurs langues, *mais en tant qu'elles sont des représentations plus ou moins adéquates de la pensée* ; à l'âge moderne nous pouvons aussi reconnaître une pluralité de langues, *mais en tant qu'elles expriment la mélodicité de l'acte de parler et de la volonté d'un peuple*. L'objet que la science de la linguistique vise à décrire est, en ce sens, déjà contenu dans la forme épistémologique d'un âge historique spécifique. Autrement dit, les conditions de réalité sont incluses dans une instance préalable qui leur donne sens, *l'a priori historique*. En suivant ce fil argumentatif, il est possible de dire que Gustav Ludwig Weigand, dans sa description des dialectes de la région moldave, opère un choix empirique. Cependant, nous devons noter que son choix empirique est sous-tendu par une forme spécifique représentant l'ordre des *conditions de possibilité* de l'histoire. Or nous considérons que la *Grammaire de la langue moldave* de Leonid Madan est conditionnée, tout comme l'œuvre de Weigand, par la forme épistémique propre à l'âge moderne.

En effet, les règles de la linguistique instrumentalisée par le travail de Madan n'ont pas pour fonction de faire une analytique des mots en rapport aux représentations du sujet en général (comme c'était le cas à l'âge classique). Elles sont utilisées pour créer une langue enracinée dans un dialecte particulier, le moldave, et, sur cette base, pour établir des règles grammaticales considérées inhérentes à cette langue. Ainsi, *La grammaire de la langue moldave* de Leonid Madan est structurée par une *Phonétique*<sup>49</sup>, décrivant les sons des mots du dialecte moldave, ainsi que par une *Morphologie*<sup>50</sup>, traitant les formes spécifiques de la formation des différentes parties de la langue.

---

<sup>49</sup> Leonid A. Madan, *Граматика лимбий молдовенешть*, op. cit., §§1-27.

<sup>50</sup> *Ibidem*, §§ 28-262 ; nous y trouvons une analyse des déclinaisons des substantifs ou une étude sur la conjugaison des verbes propres à « la langue moldave ».

A la lumière de cette observation, nous pouvons dire qu'autant le discours de Weigand que celui de Madan sont travaillés par la spécificité de l'ordre épistémologique de l'âge moderne. Mais ayant comme préalable ce niveau historique des conditions de possibilité, Weigand n'essaie pas de constituer le moldave en langue autonome, ce que pourtant Madan tente de faire. De ce point de vue, le linguiste soviétique déforme une réalité *inclue dans l'ordre épistémologique moderne* tout en rendant possible la construction d'une identité nationale moldave. Si c'est le cas, il nous faut remarquer que la résistance à la politisation de l'identité nationale moldave ne consisterait pas dans un retour à la « vraie réalité » de la langue des moldaves, comme si celle-ci serait un objet extérieur que l'on peut éventuellement voiler par un travail idéologique. Nous pensons plutôt que la résistance au pouvoir politique devrait, dans le mouvement même de désidéologisation, dévoiler le préalable épistémique qui sous-tend toute option empirique d'un dialecte quelconque.

## Conclusion

Le travail que nous essayons de faire à la lumière des descriptions archéologiques réalisées dans *Les mots et les choses* ne doit pas nécessairement être compris comme un premier pas vers une tentative de légitimation d'un certain ordre des conditions des possibilités historiques au détriment d'un certain autre. L'archéologie foucauldienne nous a permis, au long de ce cheminement, de comprendre la spécificité des modes d'être historiques de la langue sur lesquels s'est articulée la politisation de l'identité d'une nation. Le problème visant le choix à faire devant une pluralité d'*épistémès* s'insère dans l'horizon plus large du *rapport* de pensée aux conditions de possibilité historiques. Ce problème, nous nous proposons de développer dans une recherche ultérieure.

De fait, notre question de départ était la suivante : sur l'ordre de quel *a priori historique* s'est articulée l'idéologie soviétique pour produire « la langue moldave ? En posant cette question, notre présupposé fondamental était que l'idéologie ne peut pas produire, *ex nihilo*, des objets quelconques et que, en ce sens, elle n'est opérante *que* sur un ordre préalable qu'il faut comprendre en sa spécificité. C'est à partir de cette manière de problématiser la question de l'invention de la langue moldave qu'il nous semble surgir une autre façon de penser la résistance au pouvoir politique. En effet, une analyse des conditions de possibilité historique sous-tendant la production des « normes scientifiques » de la linguistique (travail que nous entendons faire dans le sillage des ouvrages de Michel Foucault), ouvre la voie vers une théorie de l'« *optionalité* » qui peut nous aider à approfondir le problème de l'assujettissement au pouvoir.

## Bibliographie :

- Bruchis M., *One Step Back, Two Steps Forward: On The Language Policy of the Communist Party of the Soviet Union in the National Republics (Moldavian: A Look Back, a Survey, and Perspectives, 1924-1980)*, New York, Columbia University Press, 1982.
- Cantemir D., *Descrierea Moldovei*, Chişinău, Hyperion, 1992
- Cazacu M. et Trifon M., *Un Etat en quête de nation. La République de Moldavie*, Paris, Non-Lieu, 2010.
- Dreyfus H. et Rabinow P., *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1984.
- D'Hauterive Le Compte, *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie en 1787*, Bucarest, Institutul de Arte Grafice « Carol G. I », 1902 ;
- de Martonne Em., *What I have seen in Bessarabia*, Paris, Imprimerie des Arts et des Sports, 1919.
- Foucault M., *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966.
- Gutting G., *Michel Foucault's Archeology of Scientific Reason : Science and the History of Reason*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
- King Ch., *Post-soviet Moldova*, Iasi, The Center for Romanian Studies, 1997.
- King Ch., « Ethnicity and institutional reform: The dynamics of "indigenization" in the Moldovan ASSR. », in *Nationality Papers*, Vol. 26, No. 1, 1998, pp. 57-72.
- King Ch., *The Moldovans. Romania, Russia, and the Politics of Culture*, Stanford, Hoover Institution Press, 2000.
- Madan L. A., *Граматика лимбий молдовенеиць*, ЕГМ, Тирасполя, 1929.
- March L., « From Moldovanism to Europeanization? Moldova's Communists and Nation Building. », in *Nationality Papers*, Routledge, Vol. 35, No. 4, Septembre 2007, pp. 601-625.
- Sabot Ph., *Lire Les mots et les Choses de Michel Foucault*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2006.
- Seton-Watson R. W., *A history of the Romanians: From Roman Times to the Completion of Unity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1934.
- Stati V., *Dicţionar Moldovenesc-Românesc*, Tipografia centrală, Chişinău, 2003.
- van Meurs W., *The Bessarabian Question*, New York, Columbia University Press, 1994.
- van Meurs W., « Carving a Moldavian Identity out of History », in *National Papers*, Vol. 26, No. 1, 1998, pp. 41-56.
- Weigand G.L., *Vlacho-Meglen: eine ethnographisch-philologische Untersuchung*, Johann Ambrosius Barth, Leipzig, 1892.
- Weigand G. L., *Die Dialekte der Bukowina und Bessarabiens : mit einem Titelbilde und Musikbeilagen*, Johann Ambrosius Barth, Leipzig, 1904.
- Wilkinson W., *An account of the Principalities of Wallachia and Moldavia*, London, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1820.